

1922-1923. — N° 83

JEAN-MARIE CAILLAU

Médecin Bordelais (1765-1820)

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 26 Janvier 1923

PAR

Bernard-Marie-Joseph DELBREIL

Né à Puy-l'Evêque (Lot) le 19 Juillet 1896.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, Professeur	Président.
		RIVIÈRE, Professeur	{ Juges.
		ANDÉRODIAS, Agrégé	
		MAURIAC, Agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE J. BIÈRE
18-20 22, Rue du Peugue, 18-20-22

1923

THÈSE

T

POUR

DOCTORAT EN MÉDECINE

Exami

REIL

1

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1922-1923. — N° 83

JEAN-MARIE CAILLAU

Médecin Bordelais (1765-1820)

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 26 Janvier 1923

PAR

Bernard-Marie-Joseph DELBREIL

Né à Puy-l'Evêque (Lot) le 19 Juillet 1896.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, Professeur	Président.
		RIVIÈRE, Professeur	{ Juges.
		ANDÉRODIAS, Agrégé	
		MAURIAC, Agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, Rue du Peugue, 18-20-22

1923

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS. Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, GUILLAUD

PROFESSEURS

MM.	MM.
Clinique médicale	Clinique chirurgicale in-
Clinique chirurgicale.....	fantile et orthopédie....
Pathologie et thérapeuti-	Clinique gynécologique...
que générales.....	Clinique médicale des ma-
Clinique d'accouchements.	ladies des enfants.....
Anatomie pathologique et	Chimie biologique et mé-
microscopie clinique....	dicale.....
Anatomie.....	Physique pharmaceutique.
Anatomie générale et his-	Médecine coloniale et cli-
tologie.....	nique des maladies exoti-
Physiologie.....	ques.....
Hygiène.....	Clinique des maladies cuta-
Médecine légale et déon-	nées et syphilitiques....
tologie.....	Clinique des maladies des
Physique biologique et cli-	voies urinaires.....
nique d'électricité médicale	Clinique des maladies ner-
Chimie.....	veuses et mentales.....
Botanique et matière mé-	Clinique d'oto-rhino-laryngologie..
dicale.....	Toxicologie et hygiène ap-
Pharmacie.....	pliquée.....
Zoologie et parasitologie..	Hydrologie thérapeutique
Médecine expérimentale..	et climatologie.....
Clinique ophtalmologique..	

MM. PRINCETEAU (Anatomie). — GUYOT (Pathologie externe). — LABAT (Pharmacie)
CARLES (Thérapeutique et pharmacologie). — PETGES (Vénérologie)

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	MM.
Anatomie et embryologie. N.	Médecine générale.....
Histologie.....	Maladies mentales.....
Physiologie.....	Médecine légale.....
Anatomie pathologique....	Chirurgie générale.....
Parasitologie et Sciences)	Obstétrique.....
naturelles.....	Ophtalmologie.....
Physique biologique et	Pharmacie.....
médicale.....	
Chimie biologique et médi-	
cale.....	
Médecine générale.....	

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Cours de clinique dentaire.....	MM. CAVALIÉ
— complémentaire de médecine opératoire.....	VENOT
— d'accouchements.....	FAUGERE.
— d'ophtalmologie.....	CABANNES.
— de puériculture.....	ANDERODIAS.
— de démonstrations et de préparations phar-	
maceutiques.....	LAEAT.
— de chimie.....	RANGIER.
— de pathologie interne.....	CREYX.
— d'orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés	
du travail, les mutilés de guerre et les infirmes	ROCHER.
annexe de prothèse et rééducation professionnelle.....	GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON FRERE

A LA MÉMOIRE DE MON COUSIN JEAN MOURGUÈS
TUÉ DANS LES TRANCHÉES DE BELGIQUE EN 1914

A MON PERE

*avec ma reconnaissance profonde
et mon admiration pour sa vie
de dévouement.*

A MA MERE

*avec l'expression de ma tendresse
filiale.*

A MA FEMME

A MA GRAND'MERE

A MES SŒURS

MEIS ET AMICIS

A LA MÉMOIRE DE MES MALHEUREUX CAMARADES,
MORTS EN CAPTIVITÉ, LOIN DE TOUTE GLOIRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MAURIAC

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DES HOPITAUX DE BORDEAUX

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SABRAZES

PROFESSEUR D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE ET DE MICROSCOPIE

CLINIQUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

AVANT-PROPOS

Au moment de terminer nos études médicales, nous ne pouvons nous empêcher de revivre par la pensée, les différentes étapes de notre vie d'écolier, de collégien, et d'étudiant.

A tous ceux qui nous firent ce que nous sommes, nous adressons ici l'expression de notre gratitude.

Particulièrement, à nos maîtres de la Faculté de Bordeaux, nous rendons l'hommage dû à la conscience et au grand mérite. Qu'ils voient ici le faible tribut de notre reconnaissance.

Monsieur le Professeur Mauriac voulut bien nous guider dans le choix et la composition de notre thèse. En le remerciant chaleureusement, nous nous permettons de lui dire notre satisfaction de l'avoir plusieurs fois rencontré au cours de nos études.

Monsieur le Professeur Sabrazès dans le service de qui nous trouvâmes l'accueil le meilleur, nous a fait l'honneur de présider notre thèse. Qu'il reçoive l'expression de nos hommages reconnaissants.

PREMIÈRE PARTIE

La Vie

Jean-Marie Caillau est né le 4 novembre 1765 à Gaillac, pays d'origine de son père. Elisabeth Triulci, sa mère, appartenait à une famille toscane. Très jeune, Caillau reçut les premiers éléments d'une instruction qui devait être particulièrement poussée. Il semble que ses études de collégien furent au-dessus de la moyenne de cette époque.

Un prêtre de Gaillac l'initia ; le collège de cette ville acheva et parfit cette culture étendue et cependant profonde, dont l'œuvre entière de Caillau est charpentée. Remarqué par le Cardinal de Bernis, il fit sa réthorique au collège d'Albi, sa philosophie à celui de Toulouse ; puis, ayant terminé ses études secondaires, et ne pouvant se résoudre à abandonner les auteurs anciens, il entra comme jeune professeur dans la congrégation des Doctrinaires, corps enseignant libre, fondé au xvi^e siècle par le gentilhomme Venaissin César de Bas. Sa culture s'étendit encore au contact de ses collègues et par le travail qu'il s'imposait pour professer. Il alla successivement du collège de Lectoure à celui de La Flèche ; enfin, avide de produire lui-même et par lui-même, déjà instruit fortement de philosophie, connaissant à fond le latin et l'italien, très sérieusement le grec et plusieurs langues modernes, il quitte l'ordre religieux auquel il appartenait, se décide à entreprendre les études médicales, et se fixe à Bordeaux en 1787.

Il a comme protecteurs et amis à ce moment : l'abbé Sicard, un de ses anciens collègues qui instruisait les sourds-muets, le brillant avocat Philippe Ferrère, l'abbé Beaurieu, littérateur, disciple de Rousseau (qui pouvait en ce temps-là, échapper à l'influence du citoyen de Genève?). Caillau suivit les cours de Betbeder et Comet. En même temps, il faisait l'instruction du neveu de M. de Gestas, magistrat bordelais, et du fils de M. Lebrun des Charmettes, receveur des douanes. Il passa donc dans le travail cette terrible époque de bouleversement de 1789 à 1793 et faillit y trouver la mort comme instructeur de « ci-devants ». Etant bachelier de l'ancienne Faculté de Médecine de Bordeaux, profondément attristé par les excès révolutionnaires qui suivirent les magnifiques élans du début, Caillau sentant la France en un terrible péril s'engagea et reçut sa nomination de médecin à l'armée des Pyrénées occidentales le 20 pluviôse 1793.

C'est à cette époque qu'il fit paraître son premier travail : *Le Mémoire sur la Gale*, adressé à la Convention et pour lequel, il fut particulièrement félicité. Sa conduite lors de l'épidémie de typhus qui sévit à l'armée des Pyrénées fut également signalée.

En 1796, il rentre à Bordeaux, agé de 31 ans, mûri et surtout remarquablement outillé au point de vue intellectuel. Il s'oriente dès lors vers la médecine infantile et, libre désormais de lui-même, entre dans cette voie de travail marquée chaque année par des productions diverses. Nous ne parlerons pas ici de ses œuvres nous en réservant l'analyse plus détaillée. Nous noterons seulement les dates marquantes de cette vie, si magnifiquement remplie. En 1801, Caillau se joignit à l'admirable mouvement suscité par Moulinié, qui au lendemain de la destruction des corps enseignants par la Révolution en 1793, inaugurait des cours privés de médecine. Caillau enseigna donc avec Cazéjus les maladies des enfants. En 1803, il reçoit à Paris le bonnet de Docteur. L'année suivante il est élu à l'unanimité secrétaire général de la Société de Médecine de Bordeaux. En 1810, il est nommé professeur

titulaire des maladies des enfants à l'École élémentaire de médecine. En 1811, il obtient un prix de l'académie des jeux floraux de Toulouse. 1812, son *Mémoire sur le croup* lui vaut les éloges du comité nommé par l'Empereur. Enfin, en 1819, il succède à Moulinié comme directeur de l'Ecole royale de Médecine.

C'est alors que se termina cette carrière particulièrement glorieuse. Caillau, malade depuis longtemps, souffrant de crises de goutte mourut dans la nuit du 8 au 9 février 1820, entouré de ses enfants et de ses amis. Cet homme au grand cœur, qui s'était dévoué passionnément à la médecine voulut la servir encore après sa mort et recommanda comme volonté dernière, que l'on pratiqua son autopsie.

A ses funérailles solennelles, plusieurs discours furent prononcés par des hommes éminents. M. le Docteur Bourges, président de la Société Royale de Médecine; M. le Docteur Gintrac, professeur et secrétaire de l'Ecole Royale de Médecine; M. Laterrade, professeur de botanique, et directeur de la société Linéenne d'émulation, prirent la parole.

Dans une de ses poésies, Caillau retraçait les derniers moments d'Hippocrate. Or, ses amis, à la lecture de cette pièce, en firent l'application à son auteur, car à l'égal du divin vieillard de Cös, la vie et la mort de Jean-Marie Caillau ne furent qu'un enseignement et qu'un exemple¹.

1. Caillau avait épousé en 1793 Mlle Julie Roche, fille du secrétaire de M. de Gestas. Il eut deux enfants. L'un Henry, négociant à Lyon, l'autre, Betsy, mariée à M Auguste Burguet à Bordeaux. Devenu veuf en 1814, il s'était remarié avec Mlle Anne Diris, de Bordeaux.

DEUXIÈME PARTIE

L'Œuvre

L'œuvre de Caillau est immense, si l'on envisage la quantité des sujets auxquels lui permit de toucher sa puissante érudition. Elle est pittoresque, quant à la diversité de la forme et de l'objet de ses écrits. C'est réellement le reflet de cet esprit original, encyclopédique, qui pouvait composer un poème, traduire les anciens, ou exposer rigoureusement un mémoire médical. Nous avons cru devoir, pour la clarté de l'analyse, diviser quoique simplement cet ensemble de travaux, et présenter d'abord les ouvrages se rattachant à la médecine. Nous examinerons ensuite les œuvres purement littéraires. L'ordre chronologique nous semble indiqué dans l'énumération; cependant, nous ferons une exception en faveur du travail de Caillau qui eût pu à lui seul assurer à son auteur une place marquante dans le passé. Nous voulons parler de son *Mémoire sur le croup*.

A. ŒUVRE MÉDICALE.

Le Mémoire sur le croup. — En 1807, le fils aîné de la reine Hortense mourut du croup à l'âge de deux ans. Napoléon ouvrit alors un concours international avec un prix de 12.000 fr pour celui qui ferait connaître la vraie nature de la maladie,

avec le moyen de la traiter et de la prévenir. Le premier prix fut partagé entre Jurine et Albas, mais la deuxième place fut assignée immédiatement à Caillau.

Cet ouvrage est traité en sept chapitres, avec une introduction consacrée à la description du croup. Caillau était trop profondément clinicien pour se fier à d'autres données que celles de l'observation et de l'expérience : « ces deux clefs de la philosophie naturelle ». Il place donc en tête de son livre vingt-trois observations d'enfants atteints du croup, observations prises par lui-même pour la plupart, demandées pour le reste à des confrères de France et d'étranger. A la suite de quoi, il décrit le croup dans son ensemble. C'est encore le clinicien qui se révèle. Le tableau est complet et rien n'est passé sous silence, des légers signes de début aux troubles accessoires, ou portant sur des appareils éloignés. Les symptômes du croup sont décrits magistralement. Qu'il nous soit permis de citer : « La plupart des malades se plaignent d'abord
« d'une douleur légère au larynx et à la trachée, à la partie
« inférieure de la gorge, douleur qui devient peu à peu plus
« intense; quelques-uns mâchent à vide. La gêne de la respi-
« ration est ici un symptôme constant. Elle est tantôt préci-
« pitée, lente, stertoreuse, difficile, sifflante; tantôt sublime,
« luctueuse, singultueuse, sonore... Le son de voix est compa-
« rable au cri d'une poule enrouée et irritée. Le son émis est
« tantôt aigu, tantôt grave, tantôt sifflant, plein, dur; tantôt
« rauque, sujet à des élisions fréquentes, et simulant assez
« le bruit des gonds durs et secs. La toux, le plus souvent,
« ne paraît être d'abord qu'un léger enrouement, faucium
« raucitas; elle devient ensuite aiguë et sonore, dure et sèche,
« quelquefois humide; quelquefois courte et précipitée, rare
« ou fréquente. Pendant ses accès, et ses quintes, le visage
« devient rouge, enflammé, violet; le petit malade est alors
« menacé de suffocation; il s'appuie sur les corps environnants;
« le pouls est fréquent, vif, précipité; les spectateurs sont saisis
« d'épouvante; l'enfant veut parler, la parole expire sur ses
« lèvres, et c'est ici qu'on peut dire avec justesse, dans l'éner-

« gique langage des poètes latins : Vox faucibus hæsit. L'ex-
« pectoration n'accompagne pas toujours cette redoutable
« affection. Elle manque parfois entièrement. Lorsqu'elle
« existe, elle est d'abord limpide, aqueuse, ensuite elle devient
« plus consistante, plus épaisse. Elle se fait ordinairement avec
« de violents efforts et au milieu d'une strangulation immi-
« nente... La peau qui est d'abord sèche et brûlante, devient
« quelquefois, peu d'heures après l'invasion, humide et moite.
« J'ai observé que la continuation de chaleur était un bon si-
« gne; elle a diminué graduellement chez les enfants qui ont
« succombé. Les pommettes devenaient pâles, le poulx vacillant,
« vermiculaire... »

On voit par ces extraits, avec quel soin est traitée la symp-
tomatologie. Résumons-en les autres passages. La langue rouge
sur les bords, nette en son milieu; le poulx fébrile; les vomisse-
ments de matières « viscidés », muqueuses sont fréquents.
Les organes des sens, vue et ouïe surtout, reçoivent un accrois-
sement notable de perspicacité et de finesse. Il en est de même
des facultés intellectuelles. « L'attention est plus forte, la
« comparaison plus juste, le jugement plus exquis, la volonté
« plus prompte ». Le sommeil est agité. Notons enfin du lar-
moisement et un peu de salivation.

Vient ensuite le premier chapitre, dans lequel, Caillau mon-
tre son étincelante érudition. Il recherche chez les auteurs
anciens les tableaux du croup. Il remonte à Hippocrate, Galien,
Paul d'Egine, Ætius, Aretée de Cappadoce. Mais n'accorde
plus récemment qu'à Baillou du xvi^e siècle la description
du croup.

Le diagnostic qui fait le sujet du chapitre II est parfait. Il
est nettement différencié des diverses angines, des polypes, des
corps étrangers des voies aériennes, et surtout de l'asthme aigu.

Nous donnerons de nouveau la parole à Caillau : « Le trai-
« tement seul, employé par Millar, (1808) indique la nature
« de son athsme qui est spasmodique au lieu que le véritable
« croup est essentiellement inflammatoire ».

Voici le parallèle qu'il trace. Dans l'asthme aigu : peu ou pas

de fièvre; intermissions périodiques; déglutition parfois impossible; la voix n'est pas sifflante; pas de douleur à la trachée; urine limpide; pas d'expectoration de matières membrani-formes. Dans le croup : fièvre, déglutition permise; la respiration est orthopnoïque; toux; son de voix spécial; douleur à la trachée; urine trouble; et surtout expectoration de fausses membranes.

L'asthme aigu des enfants ressemble donc à l'orthopnée spasmodique de Baglivi, à la convulsion du larynx de Bartholin, au catharre suffocant d'Etmuller, à l'orthopnée sèche de Bail-lou, à l'affection de Rush, à l'angine convulsive de Boerrhaave, de van Swieten, de Stool. Mais toutes ces affections sont spasmodiques et justiciables d'assa-fœtida et d'opium. Le croup au contraire est inflammatoire et les phénomènes spasmodiques qu'on y peut rencontrer tiennent à l'excitabilité très grande du système nerveux des enfants. Le croup est la maladie. Le spasme en est un effet. Caillaud signale encore : « l'érection » plus grande des facultés intellectuelles ou des organes des sens qui accompagne le croup inflammatoire et non l'asthme aigu spasmodique.

L'étiologie est ensuite un paragraphe un peu moins brillant. Nous y lisons comme causes occasionnelles : « La force d'expansibilité des diverses parties du corps chez les enfants; « la force innée du ressort des fibres, l'impetum faciens, le « visus formativus qui fait abonder la tête des enfants en « exsudations salutaires, excrétiions séreuses. Les membranes « muqueuses chez les enfants sont plus muqueuses que chez « l'adulte, leurs papilles, leurs follicules glanduleux déversent « en plus grande abondance le fluide qui les lubrifie : aussi « les enfants sont à la lettre plus morveux et plus remplis de « mucosités... Le système lymphatique prédomine, ainsi que « les glandes et le tissu cellulaire qui est plus lâche de la tête « au cou, et qui donne aux enfants cet air d'embonpoint délicat « qui nous charme. Les maladies des enfants sont (quia mucosi « et salivosi) d'une nature plus catarrhale qu'inflammatoire ». De plus « dans le printemps de l'économie animale, les forces

« agissantes ont un mode précipité; la nature ébauche la vie « par traits rapides ». C'est pour cette raison qu'ils sont éminemment disposés aux affections spasmodiques. « Il faut « écorcher les Russes, dit Montesquieu, pour leur donner du « sentiment, un simple chatouillement peut produire des convulsions dans l'enfance ».

Caillau dénonce ensuite comme causes extérieures : l'humidité, l'insalubrité, la mauvaise hygiène; mais il refuse toute contagiosité au croup, puis embrouille les vues en se déclarant tantôt pour l'épidémicité, tantôt contre.

Le quatrième chapitre est le tableau de la mortalité du croup : près de 70 %. L'esprit net de Caillau aimait à s'appuyer sur des chiffres. Quelques considérations judicieuses viennent, après par lesquelles Caillau combat les théories de Michaëlis, Lentin et Boëhmer qui veulent que les garçons soient plus exposés que les filles. Les deux sexes sont ressemblants pendant les premières années de la vie.

Il traite ensuite de la fausse membrane elle-même et de l'état des organes, que lui avaient révélées les soigneuses autopsies qu'il avait pratiquées. Il soumet la fausse membrane à une analyse chimique un peu hâtive, la déclare formée de gelatino-fibrino-albumine, mais décrit bien le processus inflammatoire des voies aériennes.

Pour le traitement, il divise le croup en trois stades que l'on pourrait assimiler à un stade d'invasion, d'état et de terminaison. Il s'étend longuement, avec de sérieuses observations à l'appui, sur le traitement qui convient à chaque période et que nous résumerons ainsi : 1^{er} stade : saignées, tartrite de potasse antimoniée, bains chauds, inhalations; 2^e stade : tartre stibié, comme laxatif, polygala senega, pour faciliter l'expectoration de la fausse membrane; 3^e stade : quinquina, lavements de camphre. Caillau, médecin rejette absolument la trachéotomie. Le régime prescrit est une alimentation réduite, légère, avec boissons aqueuses acidulées. Enfin le dernier chapitre traite de la prophylaxie : hygiène, bonne éducation physique, fuir l'humidité.

Voici donc ce mémoire dans ses détails. Certains chapitres peuvent paraître faibles. Nous avons relevé chez Bretonneau, dans son traité sur la diphthérie, de bien meilleures notions au point de vue épidémie et contagion. De même le traitement avec ses cautérisations au nitrate d'argent cristallisé, (Dr Mackenzie, de Glasgow) nous paraît un progrès; mais n'oublions pas que Caillau écrivit quelques 45 ans avant Bretonneau, qu'à ce moment les notions dont on lui a fait reproche étaient généralement obscures. Nous ne saurions mieux faire, pour terminer, que de rapporter une citation des juges qui présidèrent au concours de 1812 : « Ce mémoire est un ouvrage très « estimable, et qui suppose dans son auteur la double habitude « de l'observation et de la pratique ».

C'est pendant les premières années de sa carrière, que Caillau produisit la plus grande partie de ses ouvrages concernant les enfants. A peine installé à Bordeaux, au retour de sa campagne des Pyrénées, de 1796 à 1800, il donne successivement : ses *Avis aux mères de famille* sur l'éducation physique et morale de leurs enfants; son *Journal des mères de famille*; son *Rapport sur la mortalité des enfants assistés*; son *Plan d'un cours de médecine infantile*. Ces productions se rattachent au même sujet et Caillau s'y répète parfois. Il traite ces travaux avec la minutie, l'ordre et la clarté qui le caractérisent. Ces avis aux mères sont fort judicieux, et débarrassés du fatras des croyances populaires qui n'étaient pas à cette époque le seul apanage du public. Caillau parle donc des maladies de l'enfance, avec des considérations sur l'éducation de l'intelligence. Dans son *Journal des mères de famille*, il s'adresse à celles qui se destinent à nourrir leurs enfants, suivant l'ordre de la nature; c'est tout dire, et malgré la rigueur qu'il reproche parfois à l'Emile, il suit par certains côtés le système de Rousseau et réagit contre l'insouciance maternelle. Son *Rapport sur la mortalité des enfants* est une comparaison entre l'an IV et l'an V de la République. Caillau recherche les causes de la mortalité avec ce bon sens et cette solide logique

sur lesquels il s'appuyait toujours. Une fois les chiffres donnés, (mortalité de $3/4$ à $5/6$) il accuse le froid (les enfants étaient exposés au tour); la syphilis, l'« impéritie » des sages-femmes; l'ignorance et l'immoralité de l'époque (les choses ont-elles tellement changé?); enfin, les émotions des femmes, fréquentes dans cette période de guerre et de troubles nationaux incessants. Il s'étend longuement sur la pénurie des nourrices et c'est là une des causes les plus immédiates.

Son plan d'un cours de médecine infantile est celui qu'il suivit à l'Ecole élémentaire, plus tard Ecole Royale de Médecine, et nous en parlerons au sujet d'un de ses derniers ouvrages de 1819.

Vers la même époque, Caillau publiait en 1796 son *Mémoire sur une éruption vénéreuse extraordinaire*, qui n'est que l'observation d'un jeune homme atteint de troubles génitaux bizarres (émissions de gaz par l'urèthre).

En 1797, Caillau fit la *Critique d'un livre du Docteur Lafon*, intitulé : *Philosophie médicale*. Lafon était dès 1789, l'ami, le protecteur et le confident de Caillau. Celui-ci réduisit cependant la *Philosophie médicale* à néant et prouve que Lafon a pillé l'ouvrage de Cullen sur le même sujet. « Quant au style « de cet ouvrage, (c'est Caillau qui termine ainsi sa critique) « je demande la permission de dire qu'il est très mauvais; « d'inintelligibles expressions en hérissent toutes les pages. « L'ouvrage contient 280 pages. On pourrait le réduire à cent. « Tout le monde y gagnerait, surtout M. Lafon ». Nous croyons dans le cas à l'intègre droiture de Caillau, plutôt qu'à son ingratitude.

Son mémoire sur le *Rachitis ou Nouure des enfants*, paru en 1799 contient le tableau exact du rachitisme, ainsi qu'une curieuse observation dans laquelle Caillau prétend avoir amélioré en 1795 à Bayonne un soldat rachitique, en lui faisant contracter la gale.

En 1802 et 1803 Caillau publia ses deux *Mémoires sur la dentition*. Il avait observé les phénomènes qui se relient à l'apparition des dents, et tous les troubles qui peuvent l'ac-

compagner. Cette même année 1803, il donna sa thèse de doctorat, dédiée à Lucadou : « *Medicinæ infantilis brevis delineatio* », qui n'est autre que son ouvrage de 1819.

Dans son *Traité sur les poisons*, il examine en 1805 les diverses substances employées par les criminels, les moyens de reconnaître si un homme encore vivant a été empoisonné, les signes que présentent le cadavre et les moyens, enfin, de s'opposer aux effets du poison ou de les prévenir. A la même époque, il renouvelle son mémoire sur la dentition.

En 1810, Caillau adresse aux officiers de santé des campagnes des *Instructions sur le croup*. C'est une sorte de résumé de son ouvrage de 1812, où les côtés pratiques, surtout, sont envisagés.

En 1811, il donne son *Tableau de la Médecine Hippocratique*, dédié à M. le baron des Genettes. Le début est un éloge d'Hippocrate qui ne manque pas de grandeur. « Trop souvent les « médecins épris de l'amour des systèmes se sont perdus dans « les abîmes sans fond des conjectures; la médecine hippo- « cratique reluit encore de toute sa splendeur, et le temple de « Cos devient une arche sainte, hors de laquelle il n'est point « de salut.

Caillau qui professait pour le « divin vieillard » une véritable religion nous le montre présentant tous les trois ans dans de courtes sentences l'esprit de ses institutions médicales. Il réduisait ses conférences à leurs simples éléments, et, par cette voie philosophique, les gravait dans la mémoire de ses auditeurs. Ses leçons sur l'influence des climats, sur la circulation, dans laquelle l'anatomie du cœur est à peu près parfaite, sur les maladies de la femme, sur les fractures, sont des modèles de clarté et contiennent des avis aux médecins qu'on pourrait croire écrits de nos jours. Nous signalerons en passant cette réflexion inattendue dans la bouche d'Hippocrate : Il me semble que l'art de guérir a fait tous les progrès qu'on en peut attendre.

L'Épître à un jeune docteur qui se destine au traitement des maladies des enfants est encore pleine des conseils que nous retrouverons dans le dernier ouvrage de 1819.

En 1814 parut le *Rapport sur les champignons vénéneux*, qui contient le tableau complet de l'intoxication avec le traitement irréprochable.

En 1813, Caillaud fit imprimer quelques *Réflexions morales sur les femmes considérées comme garde-malades dans les hôpitaux*; il loue la douceur et le charme de la femme, propre à consoler et à panser délicatement.

Les années 1818 et 1819 furent sans contredit les plus fécondes et Caillaud produisit dans l'épanouissement de sa pensée. *L'Art d'écouter*, considéré relativement à la médecine n'est autre que l'art de dégager parmi les récits décousus et obscurs du malade et de son entourage les faits ou symptômes propres à éclairer le diagnostic.

Dans les *Réflexions sur les Vésanies*, il s'élève contre les innombrables classifications des affections mentales qui englobent enfin de compte la totalité des individus.

Son *Penchant à la crédulité* se rattache à la médecine, car il y met le praticien en garde contre les erreurs et les absurdités qui se glissent au sein même des académies. Il termine par une vigoureuse diatribe contre les charlatans, auprès de qui les bons médecins prudents ne sont rien.

En 1819, il fit paraître une *Notice sur les glandes surrénales*. La première partie n'est qu'un exposé des théories diverses et multiples sur la fonction des glandes. Le début est dur pour les anatomistes qu'il traite de compilateurs, auteurs inutiles et sans génie. Il termine en citant l'étonnant discours de Montesquieu, prononcé en 1718 à l'académie des sciences de Bordeaux, à l'occasion de la distribution des prix, d'un concours ouvert sur le même sujet. Montesquieu, dit Caillaud parle d'anatomie comme Winslow eut pu le faire. Voici d'ailleurs un passage des plus caractéristiques : « Un auteur (Montesquieu « ne donne pas la source) croit que les glandes rénales ne sont « qu'une continuité des vaisseaux, dans lesquels comme dans « des filières, le sang se subtilise; c'est un peloton formé par « les rameaux de deux vaisseaux lymphatiques, l'un déférent, « l'autre référent : il juge que c'est le déférent qui porte la

« liqueur, et non pas l'artère, parce qu'il l'a vu bien plus gros ;
« cette liqueur est reprise par le réfèrent qui la porte au canal
« thoracique et la rend à la circulation générale. Dans ces
« glandes, et dans toutes les glandes conglobées, il n'y a pas
« de canal excrétoire, car il ne s'agit pas de séparer les liqueurs,
« mais seulement de les subtiliser ». Ce passage contient en
germe toute la notion des glandes à sécrétion interne.

Enfin, l'ouvrage de 1819 sur la *Médecine infantile*, condense sa doctrine, ses théories et ses conseils. Caillau, érudit, commence par l'histoire de la Médecine infantile ; puis vient un magnifique chapitre de physiologie du premier âge de la vie. La respiration notamment y est soigneusement traitée. Ensuite c'est l'éducation physique et morale, l'hygiène infantile. Écoutez Caillau parler avec sa sagesse et la manière pittoresque qu'il a de présenter les choses : « Enfin, Rousseau vint, et fou-
« droya le maillot avec cette éloquence qui sait commander,
« Pendant quelques années la première enfance fut libre dans
« ses vêtements... Ces temps heureux n'existent plus pour elle.
« Mères sensibles, qui ne pouvez remplir un devoir sacré,
« parcourez les campagnes ; vous verrez les enfants serrés,
« comprimés, liés et garrottés ; quelques-uns sont retenus pieds
« et poings liés dans je ne sais quel instrument composé de
« quatre morceaux de bois. La nourrice au cœur dur, à la
« poitrine garnie d'un triple airain, vaque sans émotion à ses
« travaux ordinaires... Raisonners du dix-neuvième siècle,
« montrez-moi donc le fruit de votre philosophie tant vantée!...
« La religion pourrait s'intéresser à faire disparaître dans les
« campagnes ces routines dangereuses et ces erreurs si funestes.
« J'aimerais à voir un bon prêtre, un bon curé, comme j'en
« connais plusieurs dans le département de la Gironde par-
« courir sa commune à pied, la Bible sous le bras, et le bâton
« patriarcal à la main. Les cris d'un enfant au berceau l'at-
« tirent sous le toit rustique. Il entre. Soyez le bienvenu M. le
« Curé, lui dit la bonne Elisabeth qui dans ce moment lie avec
« force une jeune fille âgée de six mois... » Observations du
pasteur à la villageoise qui s'applaudit de sa dextérité.

Critique de la bouillie, nourriture pernicieuse, du hochet d'argent qui pour les gencives ne vaut pas une « croûte de pain légèrement rôtie ». Apostrophe du curé qui découvre pendue au cou de l'enfant une pochette contenant inscrite en forme triangulaire la fameuse amulette : *Abracadabra*, amulette ordonnée par Simon Lefort le devin du village. Il faut laisser à l'enfance sa liberté physique. « Soyez sages, disent quelques « sots bourgeois de Paris et des provinces à des petits enfants « agés de trois ou quatre ans : et cette sagesse consiste à ne pas « remuer les jambes. Vos enfants sont bien tristes, dit à leur « mère une femme d'esprit. Ah ! Madame répondit la bourgeoise, ce n'est pas manque que nous les fouettions pour « cela. Pauvres enfants, que vous êtes à plaindre lorsque l'« mour et la raison ne sont point vos instituteurs ».

Caillau s'élève avec juste raison contre le corset et ses corps baleinés qui favorisent la phtisie pulmonaire. Il raconte ensuite l'histoire de Jean de Gadesden, médecin complaisant des jeunes femmes de Londres qui soigna le fils d'Edouard II, atteint de la petite vérole en recommandant la lumière rouge dans la chambre et les tentures de même couleur, ainsi que les habits des valets. Or, chose curieuse, cette influence n'est-elle pas reconnue aujourd'hui, et Gadesden se moquait-il réellement ?

Caillau donne d'excellents conseils sur la façon d'examiner l'enfant et surtout d'écouter les mères : « Les circonstances les « plus légères, les détails minutieux en apparence, frappent « l'œil observateur d'une mère. Je connais à Bordeaux un « grand nombre de mères de famille qui savent observer avec « finesse et même avec un vrai talent. Mesdames Sarget, « Baour, Viotte, Candau et Malesieux sont de ce nombre. »

Caillau traite également des jeux, des exercices physiques, des premières leçons à donner et recommande surtout d'inspirer à l'enfant des sentiments religieux.

Le chapitre de la nosologie est divisé en cinq parties ; avant, pendant et après la dentition, plus, les maladies infectieuses et les malformations congénitales. Le tableau du rachitisme

en particulier est remarquable. Il dénonce les progrès alarmants, de cette dégénérescence : ventre étalé, bassin vicié, « os vacillans », cerveau volumineux, dentition laborieuse. *Osseum systema non nullorum infantie morborum mysteria detegit*, dit Scëmmering. « Les affections vermineuses sont « aussi le fléau de l'enfance, quoi qu'en ait dit Burton qui, je ne « sais pourquoi, appelle les vers, d'innocentes créatures ». Caillau connaît bien ces affections parasitaires.

Le chapitre de médecine légale n'est à vrai dire qu'une suite de conseils de morale. Enfin, Caillau termine par la condamnation des innombrables erreurs populaires. En voici un spécimen et non des moindres que Caillau dénonce comme étant en vigueur dans le midi. Lorsqu'un enfant a une attaque de vers, on l'étend sur une table et on allume autour 9 petites bougies. La principale actrice, dit alors avec un enthousiasme soutenu par des grimaces extravagantes : « Ce petit Job a neuf vers, il en a trop de neuf qu'ils soient réduits à huit ». On éteint alors une bougie et ainsi de suite jusqu'à la dernière. On fuit alors en disant : que ce vers, qui reste, ait autant de pouvoir sur Job que celui qui entend la messe derrière la servante du curé à part à ce sacrifice.

Caillau regrette que les campagnes ne soient pas instruites par un livre à cet usage. Pour que certains esprits vous comprennent, a dit Montaigne, vous devez aller souvent à la charge et à la décharge, les frapper et les cogner souventes fois : *Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpe cadendo* (Ovide).

Le dernier chapitre, consacré à la bibliographie, nous donne un aperçu de la prodigieuse érudition de l'auteur, montre sa méthode soigneuse de résumer ses lectures, et surtout la conscience avec laquelle il traitait ces travaux qui lui étaient si chers, auxquels il consacra sa vie sans but de récompense et sans espoir d'honneurs, avec le seul souci d'alléger les souffrances.

B. ŒUVRE LITTÉRAIRE.

Nous allons examiner maintenant, l'œuvre philosophique et littéraire de Caillau. Elle nous apparaît dans l'ensemble moins personnelle, moins vigoureuse que la partie scientifique. C'est une littérature facile, avec des métaphores un peu recherchées, des allégories, des périphrases rappelant la poésie du XVIII^e siècle. Elle a cependant quelque charme, et mérite d'être goûtée, si l'on songe que l'auteur n'était autre que le directeur d'une Ecole de Médecine, lequel se délassait ainsi de ses travaux scientifiques.

Caillau s'essaya en 1799, à la traduction du poème latin : *La Callipédie*. L'auteur de ce poème, Claude Quillet, né à Chinon au début du XVII^e siècle fut d'abord médecin puis ecclésiastique, et Caillau remarque plaisamment que pour un abbé, il en savait plus que les plus expérimentés d'entre les laïques. On retrouve dans cette œuvre l'influence de Lucrèce. Caillau, de qui la poésie était le violon d'Ingres, fit une préface peu commune, maltraitant les traducteurs qui l'avaient précédé : Dégli, et un auteur inconnu de 1774; il termine par ces modestes mots : Lisez et comparez. Il a d'ailleurs le mérite d'avoir donné une traduction élégante, mais il n'a pas suivi son auteur dans les théories sur les influences planétaires. Il traita les peintures un peu risquées d'une plume délicate, et voilà suivant son expression « le visage de sa chaste Muse » des roses de la pudeur ». *La Callipédie*, ou *l'Art d'avoir de beaux enfants*, traité en 4 livres, contient d'assez bons passages, notamment sur l'éducation.

De par les diverses fonctions en vue qui lui étaient échues, secrétaire général de la Société de Médecine, sous-directeur, puis directeur de l'Ecole; écrivant avec complaisance et facilité, Caillau nous a laissé de nombreux éloges de ses collègues ou de médecins antérieurs à lui. Tous ces discours ou récits

sont traités dans un style pompeux et un peu solennel, mais on y trouve souvent des accents de vérité dictés par l'amitié. Parmi les *Eloges de Tarragua, Desault, Maniald, Mingelousaull, Grossard, Lucadou, Villarís*, nous retiendrons surtout celui de *Mingelousaull père, et de Simon son fils*. C'est par le second que nous connaissons la vie du père, qui inventa la bougie canulée et sonda Richelieu. Caillau rapporte au sujet de Simon l'histoire d'un lithotomiste, charlatan fameux, qui ramassait des cailloux de la Garonne, et les faisait passer pour des pierres extraites de la vessie de ses opérés.

Caillau, à un moment de sa vie, (nous n'avons pu retrouver lequel) s'était affilié à la franc-maçonnerie, société qui à l'époque n'était occupée que du soin d'assister ses membres, Caillau, dis-je, nous a laissé l'*Oraison funèbre du F. Ernauld*, architecte qui construisit un hospice d'aliénés à Bordeaux. Sur un sujet analogue, Caillau fit mieux. En 1808, il fit imprimer un poème : *L'antoniade*, dont le héros n'est autre que le F. Antoine, honnête père de famille qui « naquit et mourut, « c'est toute son histoire ». Le vénérable Antoine nous est montré en trois chants, dans sa vie privée, dans la loge dont il était dignitaire; ses qualités morales, son caractère, son portrait physique complètent le tableau.

« *Antonius, lorsqu'il était jadis*
Tranquille et gai dans sa retraite obscure,
N'aurait jamais, délaissant son pays,
Couru le monde errant à l'aventure,
Pour disputer aux modernes Paris,
Le prix flatteur d'une gente figure .

Antoine avait, paraît-il, un talent particulier pour déchiffrer les charades et rébus, que Caillau lui-même se fait gloire d'égaler. Antoine n'est pas un illettré. Il n'est pas non plus un érudit, loin de là.

*« Ce philosophe à qui l'art de bien vivre
Est très connu, considère un gros livre
Comme une source éternelle d'ennui;
Sur cet objet je pense comme lui :
Car, dans le fait, nous le savons du reste,
Qu'est un gros livre ? une masse indigeste ».*

Caillau dans sa préface s'excuse sur le sujet de son poème en citant Vert-Vert « Le héros de Gresset étant un perroquet, « je peux bien prendre un honnête homme ».

Le 3 mai 1811, Caillau remporta aux jeux floraux de Toulouse, le prix de la Violette pour son *Epître sur l'Espérance*, dédiée à M. Desèze, recteur de l'Académie impériale. Depuis François Bayle en 1694, aucun médecin n'avait été cité dans la famille de Clémence Isaure. Le fond de cette poésie est délicieux ; il est tiré du livre de Petit de Lyon, intitulé : *La Médecine du cœur*, qui offre « l'illusion d'un remède trompeur à l'infortune abandonnée :

*« Sans doute vous devez observer la nature,
Et le scalpel en main, connaître les ressorts
Qui de son livre auguste attestent les trésors.
Vous devez, au flambeau de la philosophie,
Interroger la mort pour conserver la vie.*

*• Il est des maux affreux qu'on ne guérit jamais.
Au savoir, enfermé dans d'étroites limites,
A l'art trop impuissant, des bornes sont prescrites.
Noble fils d'Esculape, auprès de la douleur,
Que dire alors ? il faut faire parler son cœur,
Du bienfaisant espoir employer les mensonges,
Et du mortel qui souffre, embellir tous les songes.*

L'Epître à une jeune mère, sur l'éducation morale de son fils, exalte la douceur, l'amour et la bonté. Quant à la sagesse, il s'étend longuement sur les préceptes, les sentiments reli-

gieux, la morale, que l'on doit présenter avec un conte, à la manière de La Fontaine. Ne pas dérouter l'enfant par des inutilités.

*« Rien de trop ! est ici la maxime du sage :
Quand un seul mot suffit, à quoi sert une page ;
Un mot dit à propos quelquefois dit bien mieux,
Qu'un discours en trois points, souvent fort ennuyeux.*

A ce sujet, nous signalerons le recueil d'apologues, composé par Caillau pour l'éducation de sa fille.

Les deux dernières poésies que nous avons de cet homme étonnant datent de 1819. L'une retrace les *Derniers moments d'Hippocrate* et laisse percer un peu d'amertume, à la fin d'une vie à laquelle les épreuves ne manquèrent pas. Mais les conseils qu'il nous donne sont admirables ; les voici dans toute leur grandeur : « Croyez, dit-il à ses disciples, qu'il est en vous « un principe immortel. Cultivez-le, ainsi que la simplicité « et la sagesse, et servez les humains malgré leur injustice ».

Sa *Dernière élégie* est vraiment émouvante par l'accent de souffrance et de regrets qu'elle exhale. Il quitte la terre avec une résignation magnifique :

*« Adieu ! chers objets que j'adore ;
Ne pleurez point autour de mon lit de douleur.
Nous devons nous revoir pour nous aimer encore,
J'en suis certain, dans un monde meilleur.*

Et comme récompense de sa vie, vouée tout entière aux enfants, il n'ambitionne d'autre éloge que celui d'une mère venant obscurément pleurer sur son tombeau.

Voilà donc, condensée dans la mesure du possible, cette suite extraordinaire de productions si diverses. De cet examen se dégageront d'elles-mêmes, les considérations si intéressantes que suggèrent cette originale figure.

TROISIÈME PARTIE

L'Homme

Pour mieux comprendre et apprécier Caillaud, nous devons tout d'abord le situer. Il étudia la médecine de 1787 à 1793. Après deux ans d'exercice aux armées, il pratiqua et professa à Bordeaux de 1796 à 1820. Il vécut donc exactement pendant les trente années les plus troublées de notre histoire. Or, dans toute son œuvre, il n'est pas possible de retrouver la trace de ces bouleversements nationaux. Nous pouvons dès lors en tirer une première conclusion; Caillaud s'isola dans le silence de son cabinet de travail, et sut ne pas se détacher de ses préoccupations bienfaisantes.

Il fut avant tout médecin. Il avait au plus haut point l'esprit médical. Observateur attentif, il s'attache au moindre signe extérieur, et ne se saisit d'un sujet qu'après des examens multiples. Il s'appuie en même temps sur l'expérience, et sait tout le parti qu'on en peut tirer. Il a le culte du passé; de ce passé sans lequel nous ne serions rien et que trop souvent on ignore ou méprise, Caillaud sait combien il lui doit, et profite de l'expérience antérieure. Après quoi, il tire ses conclusions, mais il les fait découler en ligne droite de la suite de ses travaux. Il connaît le danger des hypothèses brillantes; elles séduisent au premier abord les esprits. Mais, sont-elles en accord avec la logique la plus simple? Ne trouve-t-on point la

pareille chez les anciens? Il pensait avec raison et enseignait: que c'est bâtir sur du sable, que de se servir en médecine d'une hypothèse pour appuyer une suite de raisonnements. Il connaissait admirablement les médecins de l'antiquité, et travaillait avec eux dans une continuité parfaite. Sans doute, il rejetait vivement les erreurs et tâche d'éclairer leurs doutes, mais, pour ce qu'il sait être bon, il n'a garde d'y toucher et suit en communion avec ses prédécesseurs cette voie large et claire, qui appelée progrès, ne fait, croyons-nous, qu'accompagner en tâchant de la deviner la grande évolution universelle.

En effet, Caillau, philosophe n'eut pas à vrai dire de doctrine arrêtée. Il ne se buta pas contre une théorie et sut se préserver de la magie des systèmes. Evoluant à l'aise, au milieu des avis les plus divers, il prenait à l'un ou à l'autre ce qui lui paraissait bon, et savait que le caractère de la vérité est l'unité. Cette forme d'intelligence souple, lui permit de ne jamais tomber dans les pièges tendus de chaque côté de la route. « Soyons, disait-il, à la fois galénistes et solidistes, vitalistes et chimistes, animistes et mécaniciens, mais ne soyons jamais « exclusifs ». Ainsi, pour ce qui ne lui apparut pas filtré par le raisonnement le plus rigoureux, il resta dans ce doute philosophique qui, suivant Descartes, est le commencement de toute sagesse.

A ces belles qualités d'ordre général, Caillau ajoutait encore des avantages. Il pratiquait et recommandait la simplicité, qui est à elle seule un critérium d'intelligence lorsqu'on la trouve chez un grand érudit. Une de ses formules favorites : « Le simple est le cachet du vrai », mériterait d'être gravée au fronton des amphithéâtres. De cette simplicité découlait la concision avec laquelle Caillau traitait ses ouvrages médicaux, la clarté qui lui permettait d'exposer une discussion ou de faire ressortir la partie essentielle d'une œuvre.

Il était, de plus, travailleur consciencieux, (il avait lu et annotés tous les ouvrages de sa belle bibliothèque); ordonné et minutieux, ce qui joint à son érudition lui donnait une certaine autorité en matière de critique.

De Caillau, littérateur et poète, nous savons la facilité avec laquelle il écrivait. Nous savons aussi, que, composant en manière de passe-temps, il avait la faiblesse d'y attacher une importance que ses travaux scientifiques effaçaient totalement. Il était bel esprit et voulait être jugé tel. Il écrivit au hasard de sa vie privée faite toute d'affection et de bonté. Il nous semblerait en effet manquer à un devoir, si nous ne laissions apparaître sans vouloir la forcer l'intimité familiale de Caillau. Il éleva entièrement ses deux enfants et forma leur esprit avec une tendresse éclairée. Ses rapports avec les malades furent ceux d'un ami qui protège. Il savait attirer la confiance, soulageait souvent, et faisait revivre chez les incurables l'espoirance bienfaisante.

Il écrivait dans sa préface de l'*Antoniade* : « Antoine naquit et mourut, c'est toute son histoire. Mais dans le petit coin de terre où le hasard le plaça, il fut honnête homme. Si cela ne fut pas assez pour sa gloire, cela suffit à son bonheur ».

Nous appliquerons ces paroles à Caillau lui-même. Après avoir rapporté ses travaux, décrit sa vie et son caractère; après avoir essayé de le faire revivre, et de condenser en un modeste ouvrage les circonstances de sa carrière et l'esprit de ses écrits il se peut que le sujet soit jugé de peu d'importance. Il n'en faut accuser que la façon dont il fut traité. Caillau, à vrai dire, n'a pas été le médecin à succès ni le chirurgien à la mode. Il a simplement ajouté une maille à la trame que chaque génération doit continuer à tisser par respect pour ses ancêtres et par amour pour ses fils. Il n'a pas cherché à briller seul d'un éclat facile; mais il a pris sa place dans la lignée bienfaitrice. C'est assez qu'il ait fait son devoir; sa vie a été remplie. Nous savons par ailleurs qu'elle le fut brillamment.

Caillau forga l'admiration de son temps; reconnaissons notre dette, payons loyalement cet homme, grand par l'intelligence et le cœur, et que les portes du temple lui soient ouvertes afin de conserver le souvenir de sa science et de sa bonté.

Vu :
Le Doyen,
D^r C. SIGALAS

Vu, bon à imprimer
Le Président,
D^r SABRAZÈS

Vu et permis d'imprimer :]
Bordeaux, le 17 janvier 1923
Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS

BIBLIOGRAPHIE

et liste complète des Œuvres de J. M. Caillau.

Révolat (E.). — *Eloge de Caillau*. Bordeaux 1820.

Dubreuilh (Ch.). — *Eloge de Caillau*. Bordeaux, 1868.

Pery (G.). — *Histoire de la Faculté de Médecine de Bordeaux*, 1441-1888.

Bretonneau (P.). — *Moyens de prévenir la diphtérie*, 1 vol. 1855.

Caillau. — *Mémoire sur la gale*, 1795.

— * *Avis aux mères de famille sur l'éducation*, 1796.

— * *Mémoire à consulter sur une éruption venteuse*, 1796.

— * *Journal des mères de famille* (ouvrage périodique), 1797-1798.

— * *Examen d'un livre intitulé: Philosophie médicale, par le D^r Lafon*, 1797.

— * *Rapport sur la mortalité des enfants à Bordeaux*, 1797.

— * *La callipédie*, 1799.

— * *Notice sur la vie de P. Desault*, 1799.

— *Mémoire à consulter pour un malade dont l'affection très singulière consistait à éprouver des sensations désagréables à l'approche des métaux*, 1799.

— *Mémoire sur l'asphyxie par submersion*, 1799.

— * *Plan d'un cours de médecine infantile*, 1800.

— * *Discours prononcé à l'école de médecine de Bordeaux*, 1801.

— *Précis analytique du cours de médecine infantile*, 1801.

— *Mémoire sur une prétendue pluie sulfureuse*, 1801.

— * *Eloge de Grossard*, 1801.

- *Premier mémoire sur la dentition, 1802.
- *Second mémoire sur la dentition, 1803.
- *Medicinæ infantilis brevis delineatio*, Paris, 1803.
- *Plan d'un ouvrage ayant pour titre: Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine et de la chirurgie à Bordeaux.*
- *Notice sur l'emploi médical de l'écorce de pin.*
- *Mémoire sur les poisons, 1805.
- *Mémoire sur la première dentition.*
- *Essai sur l'endurcissement du tissu cellulaire chez les nouveau nés*, 1806.
- *Eloge de Lucadoü, 1806.
- *Mémoire sur les époques de la médecine, 1806.
- *Notes relatives à l'établissement en faveur des noyés dans la ville de Bordeaux*, 1806.
- *Considérations sur les enfants à grosse tête*, 1806.
- *Avis sur la vaccine*, 1807.
- *Réflexions sur les dangers de retirer trop brusquement les enfants des mains de leurs nourrices*, 1807.
- *L'antoniade : Poème en trois chants, 1808.
- *Les jeux de l'enfance. Ode couronnée par l'Académie de Bordeaux*, 1809.
- *Recueil d'apologues*, 1809.
- *Lettre au docteur Stransforth*, 1810.
- *Instructions sur le croup, 1810.
- *Médecine Hippocratique, 1811.
- *Eloge de Montaigne.*
- *Epttre sur l'espérance.
- *Hommage à Berquin, Bordelais*, 1811.
- *Epître à un jeune docteur, 1811.
- *Mémoire sur les rechutes, 1811.
- *Eloge de Boileau*, 1812.
- *Eaux minérales factices*, 1812.
- *Epître à mon fils*, 1812.
- *Mémoire sur le croup, 1812.
- *Réflexions morales sur les femmes considérées comme garde-malades dans les hôpitaux, 1813.

- *Examen des nosologies modernes*, 1814.
- *Moyens de réprimer la charlatanisme*, 1816.
- * *Eloge de Villaris*, 1817.
- *La journée d'un médecin*, 1817.
- *La veuve de l'Indostan*, 1817.
- *Eloge de Pascal*, 1818.
- *Réflexions sur la mort de quelques enfants célèbres*.
- * *L'art d'écouter*, 1818.
- * *Réflexions sur les vésanies*, 1818.
- * *Eloge de Mingelousault père et de Simon son fils*, 1818.
- *Mélanges de médecine et de chirurgie*, 1818.
- *Réponse au mémoire de M. Cazalet*, 1818.
- *Mémoire sur Vanhelmont*, 1819.
- * *Penchant à la crédulité*.
- *Epître à un naturaliste*, 1819.
- *Hymne à la Vierge*, 1819.
- *Les vacances : Ode*, 1819.
- * *Notice sur les surrénales*, 1819.
- *Almanach de la société de médecine de Bordeaux*, 1819.
- * *Notice sur Tarraqua*, 1819.
- * *Epître à une jeune mère*, 1819.
- * *Médecine infantile*, 1819.
- *L'aigle et ses petits : Fable*, 1819.
- * *Les derniers momens d'Hippocrate*, 1819.
- * *Ma dernière élégie*, 1819.

N. B. — Les ouvrages de Caillau marqués du signe * sont ceux que nos recherches dans diverses bibliothèques nous firent retrouver. Nous regrettons de n'avoir pu trouver la trace des autres écrits; nous remercions Monsieur le Docteur Moulinié, secrétaire de la Société de Médecine de Bordeaux qui facilita notre tâche en nous introduisant à la bibliothèque de la Société.

